

—L'état de votre femme est désespéré, dit-il à Gages.

Celui-ci chancela.

—Et vous l'abandonnez ? balbutia-t-il éperdu.

—J'ai fait tout ce qu'il était possible, il n'y a plus rien à tenter. D'autres malades me réclament impérieusement.

Et comme la physionomie d'Eugène se contractait de douleur :

—Allons, mon pauvre homme, dit le médecin, il vous faut du courage, vous avez maintenant une petite fille à élever.

Il le quitta, le laissant fou de chagrin, sans forces, ayant à peine la notion des choses.

Madame Lureau vint l'arracher à la torpeur désespérée qui était la sienne.

—Montez, dit-elle à Gages, Pauline vous demande.

Machinalement, il fit ce que Mme Lureau lui disait de faire.

Par discrétion, celle-ci resta dans la cuisine.

Avec un visage tellement décomposé qu'on l'eût dite déjà morte, Pauline était couchée la tête relevée sur les oreillers.

A ses côtés, la pauvre petite fille qui lui coûtait la vie dormait de son premier sommeil, le sommeil des anges, ses frères.

La malheureuse mère, une main sur le petit paquet vivant, regardait sa fille avec une tendresse impossible à dire.

Au bruit que fit Eugène en montant l'escalier, elle essaya de tourner la tête, elle ne le put pas.

—Eugène, murmura-t-elle d'une voix faible, approche-toi, je veux te parler.

Lui, bouleversé, ému, tordu jusqu'aux entrailles, vint tomber agenouillé au chevet du lit, ne pouvant murmurer que ces mots :

—Ma pauvre femme ! Ma pauvre femme !...

—Je t'ai bien aimé !...dit-elle avec une tendresse infinie.

Si je te demande une dernière grâce, si je t'adresse ma prière suprême, m'écouteras-tu ?

—Oh ! parle ! ma Pauline, parle, que puis-je te refuser, à toi mon amie, ma seule affection, ma chère providence.

Elle voulut sourire tristement et n'en eut pas la force.

—Triste providence, qui n'a pas su veiller sur toi !...dit-elle.

Je suis un misérable !...Tu as fait mille fois plus que tu ne pouvais, chère sainte, et si tu n'as pas réussi, c'est que je suis un pas grand'chose.

Et cependant je t'aime de toutes mes forces, et au fond je ne suis pas mauvais.

Mais cette noce...

La force de ne pas suivre les camaros quand ils insistent !

Je ne peux pas !

—Ne parlons plus du passé, c'est inutile.

Le présent, l'avenir seuls me préoccupent...

Ce que je n'ai pas su faire vivante, je voudrais bien l'obtenir morte.

Il se dressa subitement effrayé, très pâle, regardant instinctivement vers la porte, comme pour chasser la mort, cette voleuse qui allait lui emporter Pauline.

—Morte ! répéta-t-il, toi !...Oh ! ne parle pas ainsi, je t'en conjure !... Non, tu ne mourras pas ! Elle hocha la tête.

—La question n'est pas là, dit-elle. Tu as une petite fille à présent, mon pauvre homme. Elle ne t'aidera pas celle-là, au contraire. Tu seras tout seul à l'élever, à l'aimer, à la diriger...

Pour en faire une créature honnête, il faut avoir toi-même une conduite irréprochable.

Jure que tu aimeras notre fille pardessus tout !...

—Pauline, ma Pauline, que dis-tu ? puis-je faire autrement ?

—Jure toujours.

—Oui, je le jure.

—Sur la mémoire de ta mère, sur ton amour pour moi.

—Je le jure !...

—Jure encore que tu l'élèveras comme une honnête fille, que tu ne lui donneras jamais de mauvais exemples, que sa pensée ne te quittera ni nuit, ni jour !...

—Je le jure !...

—Ce sera bien seul, bien vide ici, pendant quelque temps ; mais supporte cette solitude, cette douleur en souvenir de moi, et pour l'amour d'elle. Essaie de mettre quelques sous de côté pour elle. Et quand tu en auras pris l'habitude, tu verras comme tu seras heureux, des sacrifices faits pour l'enfant...

C'est si bon d'aimer quelqu'un pardessus tout et de se dévouer pour lui !...

Eugène pleurait à fendre l'âme, répétant au milieu de ses larmes :

—Non, ma Pauline, ma sainte, mon bon ange, tu ne mourras pas !... Que ferais-je sans toi !

Tout à coup, ses larmes s'arrêtèrent. Dans ses yeux brillait un feu sombre.

—De l'argent de côté ? as-tu dit ? lui demanda-t-il.

De la tête elle fit un signe que oui.

Il reprit :

—Ne te moques-tu pas ? Quelle dérision ! On peut à peine payer le terme, et tu crois que je vais faire des économies ?... Est-ce que le pauvre monde comme nous n'est pas voué pour toujours à la misère ?... Trimer sans cesse... faire la fortune des autres... Et quand la vieillesse arrive, mourir à l'hôpital comme les abandonnés ou crever au coin d'une borne comme un chien ! Jolie perspective ! Et si l'on boit, n'est-ce pas pour l'oublier ?

—Tu es injuste... Tu ne dis pas la vérité. Tu gagnes huit francs par jour. Avec cela on peut payer partout et mettre cent francs par mois de côté !...

Il ne l'écoutait pas.

—Huit francs par jour ! Parlons-en de cette fortune ! Tandis que si j'avais des avances... de toutes petites avances seulement, je m'établirais... Non, je ne le pourrai jamais !... Pauvre je suis, pauvre je resterai toute ma vie... Est-ce juste cela quand tant d'autres réussissent. Ah ! coquin de gremlin de sort !

Pauline était horriblement effrayée de son exaltation, elle le regardait pendant qu'il continuait :

—Il me faudrait une si petite somme pour commencer. Car j'ai une idée superbe que je pourrais exploiter, moi aussi ! Et je serais riche également. Et je ferais des affaires... Et j'acquerrais le vernis qui me manque pour devenir un monsieur comme il faut, que tout le monde saluerait chapeau bas et qui aurait de l'argent, beaucoup d'argent !

La mourante eut tout à fait peur.

Que disait-il ?

Quelles étaient ces idées qui germaient en lui et dont il n'avait jamais parlé jusqu'à ce jour ?

—Qu'est-ce que tu penses ? lui demanda-t-elle ?

Quelle est cette histoire que je ne connais pas ?...

Que veux-tu dire ? Je ne te comprends pas.

Subitement, Eugène s'embrouilla et ne sut pas répondre.

Il tourna la tête, il fuyait le regard toujours si droit de la mourante, qui lui semblait un regard de plomb, tombant droit sur lui, l'écrasant, fouillant jusqu'au plus profond de sa cervelle pour deviner ses pensées les plus secrètes.

Malgré la mort qui arrivait à grands pas, la pauvre femme fut terrifiée.

—Ah ! malheureux, tu n'oses plus me regarder en face, tu me fais peur !

Ses forces s'en allaient tout-à-fait ; en un balbutiement indistinct, pénible, elle répétait sur le ton d'une mélodie douloureuse et désespérée :

—Peur... peur !...

Il se ressaisit.

Et tout à coup, il ne voit plus que ce pâle visage que la dernière minute qui approche creuse, bouleverse, jaunit de plus en plus.

Il oublie tout maintenant...

Une seule chose le poigne, l'étreint, le désespère.

Ces yeux si beaux s'éteignent peu à peu...

Cette chère voix adorée, qui ne s'est élevée que pour lui parler du bien, du devoir ; jamais grondée, toujours indulgente et bonne, il ne l'entendra plus jamais !...

Il se jette sur le lit, il couvre de baisers et de larmes le front de la mourante qu'inonde déjà la froide sueur des agonisants.

—Ma Pauline, mon amour, murmure-t-il comme un fou, reste...ne me quitte pas !...je t'adore... tout ce que tu voudras, je le ferai !...

Une dernière fois, elle l'entoure d'un suprême regard d'indulgence, de bonté, d'affection, et et balbutie :

—Aime la petite et...reste...honnête...si tu... m'as ai...mée.

Les derniers mots s'éteignent sur ses lèvres bleues ; elle reste immobile subitement, les yeux entrouverts, toute blanche, sans souffle.

Eugène pousse un grand cri, un seul, et tombe au pied du lit à genoux, sanglotant comme un fou.

A ce cri de suprême désespoir, Mme Lureau monte quatre à quatre les escaliers.

Elle n'a pas besoin de parler, de demander d'explications...hélas !

Aussitôt, elle prend la petite orpheline dans ses bras et touche l'épaule d'Eugène.

Vous êtes père ! lui dit-elle très doucement. Je suis bien sûre que la morte vous a recommandé de penser d'abord à l'enfant.

Il se lève, stupide de douleur.

—Que faut-il faire ? demande-t-il.

—Ne pas vous laisser aller. Vous ne pourriez plus travailler, et il faut songer aux mois de nourrice à présent !

Une heure, deux heures, trois heures, il resta là, assis dans un coin, avec la petite sur ses genoux, voyant, sans se rendre compte de rien, aller, venir dans la pauvre chambre jadis si gaie, si propre, maintenant encombrée de toutes ces lugubres choses qui entourent la mort ; les personnes qui s'occupaient de la malheureuse trépassée.

Il vit Mme Lureau faire à la pauvre morte sa suprême toilette, aller chercher dans la petite armoire le drap qui devait servir à l'envelopper et il assista à ces apprêts, stupide de douleur, sans les comprendre.

Mme Lureau avait porté du lait, un biberon, on lui prit l'enfant des bras pour la faire boire.

Puis tout à coup, elle poussa un cri, un vagissement... peut-être aussi de regret, car le biberon était vide.

Mais à ce cri, le cœur de l'ouvrier tressaillit.

Ses entrailles s'émeurent...

Il éprouva une singulière angoisse.

L'âme maternelle de la mort, qui n'avait pas encore eu le temps de quitter la chambre et flotait sans doute au milieu de ceux qu'elle avait aimés, n'était pas passée en lui ?

—Qu'a-t-elle ? demanda-t-il tout anxieux.

—Rien du tout, répondit Mme Lureau à voix basse, elle est superbe.

Mais Eugène est réveillé de son rêve de stupeur et de désespoir.

Ses regards errent dans la pièce, se souvient de ce qui vient de se passer, il voit Pauline étendue sur sa couche mortuaire, tout blanche sous la lueur fallotante des bougies allumées sur la table de nuit, avec ses mains croisées sur sa poitrine, ses pauvres mains de morte, déjà pâles et diaphanes, qui tiennent le petit crucifix de bois noir qu'on ensevelira avec elle...

Il se dresse sombre, farouche...

Les larmes l'étranglent...

Il ne veut pas pleurer devant des étrangers pour lui !...

—Laissez-moi, leur dit-il. Je veux la veiller seul.

—Seul ? répéta la bonne Mme Lureau, vous aurez trop de chagrin, mon pauvre homme, j'ai prévenu à la maison que je ne rentrerais pas. Puis-je rester avec vous ?

—Non, merci, vous avez des enfants... Je ne veux pas.

—Lureau s'occupera des gosses, il en a l'habitude.

Il faut bien ici que quelqu'un fasse boire la petite. Ce n'est pas un ouvrage d'homme, ça.

—Je le ferai, je saurai...Je vous en supplie, laissez-moi !

Plus bas, avec des larmes dans les yeux, il ajoute :

—J'ai besoin de lui parler !...

Qui sait ?... lorsque je serai seul avec elle, peut-être qu'elle me répondra !

Mais le malheureux ouvrier ne put pas rester longtemps assis, il étouffait.

Il fit d'abord les cent pas, allant, venant.